

Le ruclon

Que c'était beau, un ruclon, dans le temps. Le joli temps où les gens pouvaient y mettre n'importe quoi, l'ordinaire des déchets d'une maison, mais aussi des pièces extraordinaires, comme de vieilles machines agricoles, des chars, des coquilles d'escargot, des boîtes de conserves où avait séjourné ces mêmes escargots une fois passés à la casserole. Et du moins ragoûtant, un chat crevé, du vieux foin qui brûle, un vieux matelas qui fait de même dans une odeur atroce, étant mouillé. Bref, de tout. Parce que c'était autorisé, parce que le mot de pollution n'existant pas et que de manifester pour l'assainissement des ruclons, y en avait bien une bonne vingtaine à la Vallée, aurait été considéré comme une mesure séditeuse, car, bon sang de bon sang, où aurait-il fallu les mettre, nos déchets. On ne parlait pas encore d'écologie ni d'écologistes, de ces gaillards qui ne cherche jamais qu'à vous mettre des bâtons dans les roues. On fabrique des produits, on les consomme ou on les use, et on les jette. Rien de plus naturel que cela. Rien non plus à redire. Ce qui fait que pour les déchets de ce village, on allait les balancer au Creux Martinet qui n'était autre dans le temps qu'un entonnoir par où l'eau du lac Brenet quittait la région pour aller ressortir à Vallorbe. Comme on n'en avait plus l'utilité, qu'on l'avait même muré afin de ne perdre aucune goutte d'eau qui puisse désormais donner de l'électricité à la Dernier par le canal artificiel de la Tornaz, il fallait désormais le combler. Ce qui fut, de telle manière que si vous passer là-bas, du côté de Bonport, vous ne verrez plus qu'une surface plate et herbeuse où les paysans peuvent même récolter du fourrage.

Plus loin étaient les grottes, au cœur des rochers, et un poil plus loin encore, le Grand Creux, un immense entonnoir que là l'on avait gardé, au cas où des inondations nécessiteraient d'évacuer encore plus d'eau que par le canal artificiel. Un Grand Creux qui, malgré sa profondeur, une bonne vingtaine de mètres, était devenu comme un terrain de jeu.

L'entier du site voyait en conséquence assez souvent nos visites. Il reste tout entier dans nos souvenirs d'enfance. Il nous avait donné l'occasion d'écrire plusieurs textes en son honneur, dont le ci-dessous.

La grotte était notre point de ralliement où nous faisons du feu à l'automne pour cuire les butzines que nous avons récoltées à proximité. Ce n'était autre que de petites pommes sauvages si acides qu'elles en étaient immangeables. A moins que d'être passées par le feu, ce qui ne les rendait qu'à peine meilleures ! Mais c'était là une consommation de notre volonté, elle avait donc du charme à revendre !

Pour l'entonnoir de Bonport, l'épreuve était d'y descendre par l'échelle. Comme d'aucuns l'osait, les autres, malgré leur peur, ne pouvaient que suivre. Du fond du trou, mon Dieu ce que ciel était loin, dix fois plus loin qu'il ne l'était d'ordinaire.

Les mercredis après-midi, l'Armand passait ramasser les ordures. Avec son char à brancards sur lequel était posée une grande caisse de bois dans laquelle il vidait tous les récipients qu'alors les gens pouvaient utiliser pour stocker leurs ordures ménagères. Après un tour complet du village il prenait le chemin du ruclon. Lequel, puisqu'il avait à cette époque-là le choix entre le Creux-Martinet, près de Bonport, et la décharge de la Goille, près de la gare du Pont ? Les derniers temps ce ne pouvait que celle-ci. Parce que l'autre ruclon, éprouvé par tant de coquilles d'escargots percées, de boîtes et de bouteilles vides, de foin mouillé qui brûlait dans une odeur âcre, avait rendu l'âme. Paix à cet endroit charmant où nous avons passé de si belles heures !

Quel beau ruclon où l'on pouvait faire des découvertes de choix. Mais malheureusement il y avait le revers de la médaille. C'était encore le temps des atrocités, où des chairs pourries, flottant le ventre à l'air ou coincées entre deux vieilleries dignes d'intérêt, vous faisaient passer le goût du ruclonage pour plusieurs semaines.

La Goille, c'était l'ancien bras de rivière reliant le lac de Joux au lac Brenet et qu'on avait abandonné quand on creusa un canal artificiel plus à vent, là où maintenant vont les pêcheurs. Les vieux pneus roulaient au bas de la pente, tombaient à l'eau. Le courant les emmenait, qui les déposerait au gré des vents derrière le village, à la Tornaz, ou n'importe où sur le pourtour du lac. Ils finissaient par couler. Ils s'enfonçaient dans la vase et le sable, indestructibles. Notre pauvre lac ! O mes ancêtres, je vous vois. Vous avez un problème. Car que faire de ce vieux sommier, de cette cuisinière pourrie, de ces bidons percés ? Le lac est proche, vous avez un bateau et le soir tombe. Vous avez donné quelques coups de rame, on entend un grand plouf et l'objet qui vous était devenu si antipathique, en dépit de votre propension marquée à l'économie, s'enfonce dans les eaux sombres d'où jamais il ne ressortira. Oui mes aînés, vous étiez comme tous les autres. Vous désiriez du moderne que les magasins vous proposaient avec beaucoup d'habileté. Et vous mettiez dans les remises et les galetas ce mobilier traditionnel créé par des artisans de génie, vos propres ancêtres. Vous aviez hélas perdu le goût du beau. Et le contreplaqué, le fer-blanc, le plastique, matériaux sans noblesse, envahissaient vos maisons.

On a de ces expressions par ici concernant le lac ! On dit par exemple : «se jeter au lac». Vous voyez ce que cela veut dire... Un jour de grande déprime, allez, on reprend le bateau, le même qui vous a convoyé ces vieilleries, on va jusqu'au milieu du lac, là où est la plus grande profondeur, on prend son courage à deux mains, et hardi petit, on s'expédie dare-dare dans les eaux vertes et noires pour ne plus remonter. Qu'on n'en parle plus, qu'une fois pour toutes il ne soit plus question de cette vie si mal fichue !

Ou encore : «on aimerait voir sa maison au fond du lac». Là c'est plus compliqué, plus subtil aussi. Supposez que vous reveniez de loin où sont des paysages plus vastes où vous avez connu d'autres visages, et, non pas l'aventure, ce serait un bien grand mot, mais la satisfaction de découvrir des choses nouvelles en des journées plus légères. Et qu'il vous faille retrouver votre village, ces gens que vous avez fréquentés depuis l'enfance et qui se révèlent soudain misérables dans leurs habitudes qui ne changent pas, votre maison, toutes ces choses enfin que vous avez tant connues naguère qu'elles vous paraissent usées, plus même, étrangères. Tâches humbles et répétitives, bûcheronner, sortir le bois de la forêt, faire les foins, charrier le lisier, le fumier ; et puis traire, deux fois par jour, l'esclavage, quoi ! Alors que là-bas, en comparaison, même avec une période de service militaire, ç'avait été *il dolce farniente*. Vous comprenez donc que revenu si dégoûté, l'on veuille bien voir sa maison au fond du lac, avec en plus, pour faire bon poids, ses parents et tous les gens du village ; et que l'on fiche le camp pour retourner là-bas avec la certitude — quoique celle-ci purement imaginaire, la vie n'étant pas aussi simple que cela — de connaître un nouvel éblouissement. Tout ça quand bien même le paysage d'ici est beau et ouvert lui aussi à mille découvertes pour qui sait voir et sentir, mais surtout se souvenir, car la connaissance des ancêtres et de leurs œuvres aide à aimer un coin de terre.

* * *



Seule photo que nous détenions du ruclon du Creux Martinet, à gauche, un trou en train d'être comblé. Le tout dans endroit autrement idyllique